

Dans une nuit profonde *Passare*

Guylaine Massoutre

Numéro 118 (1), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2006). Compte rendu de [Dans une nuit profonde : *Passare*]. *Jeu*, (118), 28–31.

Dans une profonde nuit

Cérémonie du temps conduite par un maître d'œuvre, entouré d'une brillante équipe de danseurs, *Passare*, programmée notamment en ouverture du Festival Montréal en lumière, en février 2005, est une pièce solennelle, cosmique et visionnaire. Les êtres sont-ils reliés par un fil invisible ? Le corps a-t-il des échos dans l'univers ? La mémoire est-elle un immense vase communiquant entre les êtres, en relation spatiotemporelle ? Dans cette pièce, en continuité avec *Luna*, de Ginette Laurin, les mouvements comptés, chaotiques et narrés dans le noir font alterner une profondeur, plus dense encore, et une rage expressive et sublimée par l'art, tout identifiables à la chorégraphe et à la cohérence fougueuse d'O Vertigo. Cette œuvre de Laurin consacre la conversation harmonieuse de sa danse, servie par une compagnie aux danseurs exceptionnels, avec la science.

Dans *Passare*, les mystères de la nature sont déclinés dans les espaces que fréquentent certains chercheurs en astrophysique, notamment Claude Théoret – qui a proposé à Laurin un important matériau visuel appartenant à ses recherches –, en optique ou en biologie. Tels des artistes conceptuels, les physiciens se préoccupent d'infini, de nos jours, beaucoup plus loin qu'aux confins de nos galaxies. Or, la danse permet d'observer certains phénomènes troublants : la vidéo d'Oana Suteu, qui les capte, présente des affinités visuelles et des parentés avec les représentations que les analystes d'espaces à échelles non linéaires proposent à la méditation, des purs mouvements circulaires – tel le ruban de Mœbius –, des objets sphériques tels qu'ils apparaissent à l'aide de champs pluridimensionnels. La matière mobile, avec ses déplacements, ses collusions, ses changements d'orbite et de plan, semble encore largement inconnue. La mort pourrait-elle prendre place dans l'un de ces avatars ? C'est à une telle considération, inusitée et sensible, que *Passare* convie le public.

De grands manteaux lourds recouvrent les danseurs. Ils s'ouvrent cependant, laissant apparaître leur envers scintillant de couleurs, sur des corps gracieux. Mais ils retombent comme chape et linceul de nuit. Les danseurs parlent, sur un canevas d'improvisation dirigée :

- *Catherine, tell me about a section...*, demande Kenneth Gould.
- Un moment qui m'a marquée, c'est l'harmonie dans un porté. Il y a deux minutes, c'est l'impression de voler, de me suspendre dans le temps, répond notamment Catherine Viau.
- *My breast. Rising, rising, rising. The air, I could feel the air.*
- À la seconde x, qu'as-tu senti ?
- Voler, me fondre dans l'espace intersidéral. Rejoindre l'invisible. Aller dans le monde inconnu de l'au-delà.

Passare

CHORÉGRAPHIE DE GINETTE LAURIN.
 CONCEPTION SONORE : LARSEN LUPIN ;
 LUMIÈRES : ALAIN LORTIE ; MUSIQUE
 ORIGINALE : PETER SCHERER ; COSTUMES :
 CARMEN ALÏE ; VIDÉO OANA SUTEU ;
 COLLABORATEUR À LA RECHERCHE : CLAUDE
 THÉORET ; RÉPÉTITEUR : RAYMOND BRISSON.
 AVEC SIMON ALARIE, MÉLANIE DEMERS,
 MAURICE FRAGA, PATRICK LAMOTHE,
 BRIANNA LOMBARDO, ROBERT MEILLEUR,
 MARIE-ÈVE NADEAU, MICHELLE RHODE ET
 AUDREY THIBODEAU. PRODUCTION D'O
 VERTIGO, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE
 MAISONNEUVE LES 25 ET 26 FÉVRIER
 2005 ET EN TOURNÉE.



Passare de Ginette Laurin
(O Vertigo, 2005).
Photo : Ginette Laurin.

En silence, la chorégraphie fait se succéder des couples brisés devant un écran sidéral, sur lequel les formes, des traces d'étoiles ou de corps astraux brillants, laissent leur empreinte floue. Reliés par un bâton de fer, deux interprètes se secouent réciproquement, ils tirent, sautent sans tomber, déforment leurs liens par des gestes interposés et contraints. Secousses et détentes. Une caméra vidéo restitue et répercute le mouvement *in situ*, dans une perspective de fuite. Le noir de l'espace avale ces suites et séries avec une grâce magique.

Entre les instants marqués par une voix qui compte, le mouvement circule. L'œil capte des signaux lents, tandis que l'impulsion du mouvement fait sentir une dimension bien plus grande, l'immensité de l'espace. Il n'est plus besoin de liens, les mains se tiennent, tandis que le duo casse. Impossible, la fusion dans l'harmonie finit par la séparation des êtres. L'allégorie est claire.



Passare de Ginette Laurin
(O Vertigo, 2005). Sur la
photo : Kenneth Gould,
Mélanie Demers, Marie-Ève
Nadeau, David Rose et
Catherine Viau. Photo :
Ginette Laurin.

La composition musicale originale de Peter Scherer, mise en valeur par les apports sonores, ô combien subtils, de Larsen Lupin, souligne la répétition variable du frappé vibratoire, sur une trame sonore uniforme et liée. C'est une réussite lyrique et poétique, tant par le jeu des faisceaux de brume, soyeuse et mystérieuse, que par celui des corps dansants, traités dans leur gestuelle énergique avec l'immense respect dû à leur fragile beauté.

Dans cette pièce, la gestuelle de Laurin est toujours tonique et compositive, évanescence et imagée. On y parle, on y murmure, on s'y explique, on roule, on saute, on court, on traverse, on s'élanche, on plane, on se touche, on se soutient, on se dépense. Les corps vibrent d'une santé unisexe. Ils respirent sagement. Ralentis, les mouvements d'encorbellement étreignent l'invisible. Toucher de soi, abandon à l'espace, somnambules conscients, ils proposent à l'œil des images de laboratoire.

La singularité existe-t-elle à cette échelle ? Et l'exception ? Et l'humain peut-il prendre une revanche sur la fatalité ? Faut-il crier dans l'émotion, se montrer sur la scène,

exploser de puissance ? Une sorte d'animal – Anna Riede, diaphane et nue, avec des ailes collées dans le dos – essaie d'attirer l'attention. Chacun passe autour d'elle avec ses frustrations, ses souvenirs, ses obsessions, son ego, sa contingence. Les mots n'y feront rien de plus ; en voici un exemple : « Je viens de Charlemagne, de la même ville que Céline Dion... On est devenues amies... Céline, c'est moi Marie-Ève ! Elle ne m'a pas reconnue. Je voulais mourir », raconte Marie-Ève Nadeau. « J'ai vu le chien des voisins, mais il m'a sauté au visage. Quand ma mère m'a vue avec mon visage en sang, elle s'est évanouie », raconteront l'une ou l'autre interprète. À tour de rôle, chacun campe son histoire, une variante de cette histoire qui se distord, s'entrecroise avec celle qui précède, devient de plus en plus irréaliste et surréaliste. Mélanie Demers y dispose particulièrement sa beauté ensorcelante d'interprète noire. Michelle Rode affirme sa présence claire, tandis que la charismatique Audrey Thibodeau fait des débuts prometteurs dans la compagnie. La fabulation crée des strates de sens possibles : à chaque torsion du temps, une potentialité se fait jour. Comme dans les *Exercices de style* de Raymond Queneau, la relativité du jugement, du regard, de la pensée et des savoirs prend le pas sur la construction du réel.

L'ombre des danseurs se profile sur un arc-en-ciel lumineux, tandis que, devant le public, la scène de groupe continue. Une caméra capte et diffuse en différé des sections dansées. L'éclairage en clair-obscur ajoute à la mélancolie. La terre, sur l'écran, touche la courbe du ciel, tandis que le maître de cérémonie grimpe et s'installe en haut d'un mirador métallique. De là, il dirige une caméra en surplomb, traçant dans une géométrie de formes à l'équerre l'agitation désormais contenue des individus, particules dansantes.

La vie humaine est-elle encodée ? Le grand horloger a-t-il un plan d'architecte, auquel le mouvement des corps obéit à son insu ? Ses figures immobiles et nettes se superposent sans se nuire ni se rencontrer. La forme des galaxies se contemple, conquise réversible, nautile démultiplié, coquillage infiniment alvéolé, poussière de lumière en spirale, traces en collier. La beauté de l'univers s'étend dans le vide jusqu'au creux des océans. La magie de la danse se transforme en un instant de matière galactique, prêtée au vivant. La musique d'un violoncelle ajoute son humanité aux teintes turquoise de la nuitée. Une écriture des mains qui dansent, projetée *live* en tracé de lumière sur un écran noir, évoque tous les calligrammes, les alphabets, les langues, les musiques, les sons, les traces dans l'espace galactique étendu. « La mémoire est un réverbère sur la trajectoire de nos vies », affirme Ginette Laurin. Les souvenirs, on le saisit dans *Passare*, ne sont que des étoiles filantes dont nous percevons, à l'échelle minuscule de nos capacités, la lumière douce alors qu'elles ne sont plus. **■**